

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Louis-Philippe Hébert, Maxime Raymond Bock, Michel-Rémi Lafond

Michel Lord

Number 160, Winter 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/82012ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lord, M. (2015). Review of [Louis-Philippe Hébert, Maxime Raymond Bock, Michel-Rémi Lafond]. *Lettres québécoises*, (160), 44–45.

☆☆☆

LOUIS-PHILIPPE HÉBERT

Les ponts de glace sont toujours fragiles

Montréal, Lévesque éditeur, coll. « Réverbération », 2015, 174 p., 25 \$.

L'ange du bizarre

Vingt-cinq livres en presque cinquante ans de carrière, voilà qui mérite l'admiration. Surtout qu'il s'agit d'un des écrivains les plus originaux du Québec, celui qui publie dans les années 1970 des recueils de nouvelles ou de « textes en prose » aussi ingénieusement déboîtés que *Le roi jaune* (1971) ou *La manufacture de machines* (1976).

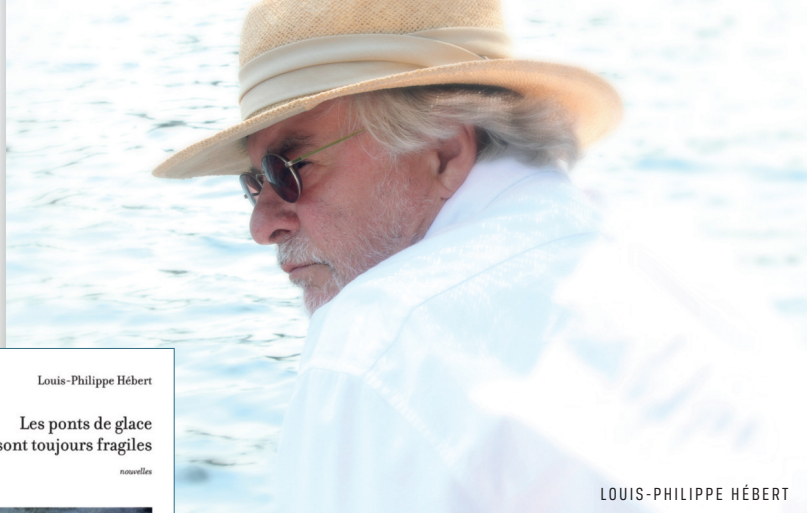
Son dernier recueil roule également ses cinq nouvelles comme une machinerie lourde sa prose qui, à la fois, coule de source et aveugle d'un jet d'encre sa victime consentante, comme pour le fameux lecteur de Baudelaire (« Hypocrite lecteur, mon semblable, mon frère ! »), fasciné par un discours tout en détours brillants. Pour me faire comprendre, il faut que j'entre dans les détails, au risque d'en dire trop ou pas assez. À vous de juger.

La nouvelle éponyme ouvre le recueil. Comme un récit de vie, le texte met en scène un homme qui, après avoir quitté son île natale, l'île Verte, pour faire carrière comme pharmacien à Montréal, y retourne à l'âge de 90 ans pour y mourir gelé. Ce discours d'une traversée de longue vie et, ultimement, de pont de glace jeté sur le Saint-Laurent fait figure, me semble-t-il, de métaphore du cordon ombilical noué puis rompu. De vie et de mort, de vitalité et de morbidité, toutes figures dans lesquelles baigne l'imaginaire de Hébert.

Comme la vie, le discours emprunte une autre figure de parcours, celle du labyrinthe représenté par la vie de cet homme donnée par fragments tordus en des torsions multiples qui révèlent les détails de cette vie d'errant ancré (bel oxymoron) au cœur de Montréal où il devient le père de neuf filles, père robuste terrassé un jour par une crise cardiaque, mais qui survit, force de la nature jusqu'à la folie finale qui le pousse à revenir aux sources, manquant de périr sur le pont de glace de l'île Verte et succombant finalement sur l'emplacement de sa maison natale, détruite, disparue, comme lui, finalement gelé et rendu au bout de tout.

Le recueil évolue d'étrangeté en étrangeté. Dans « Le diable ne brûle pas », qui fait la moitié du livre, un homme, narrateur inconnu, est un gynécologue à la retraite. À 88 ans (Hébert est hanté par le grand âge), il se remémore ses années de collège classique et sa relation avec un certain Luc, qu'il retrouve à la résidence où il végète. Ce long discours est presque sans histoire, sans intrigue, sinon qu'il est rempli de détails, d'anecdotes sur la vie de collégiens d'un temps bien révolu et sur son présent morbide. Encore ici, on a droit à un long discours tout en dédales dans lequel la mémoire s'enfonce, vacille, en évoquant sans cesse la figure d'une femme, plus mythique que réelle, une Vierge Marie Impératrice qui hante le vieux collège disparu tout autant que la nouvelle résidence sinistre, comme un fantôme fatal, inoubliable. La finale est brève et spectaculaire, l'homme se faisant incendiaire, et répétant l'histoire du collège, disparu dans un incendie des décennies plus tôt. La répétition de l'horrible.

« Une histoire de café » pour sa part se moule dans un réseau de détails infimes. Un certain Georges invite une amie et un écrivain célèbre,



LOUIS-PHILIPPE HÉBERT

Hubert M., auteur d'histoires de fantômes et de pièces de théâtre, qui se met à raconter une anecdote fort longue sur sa relation avec une tante très âgée qui exigeait qu'il lui apporte du café en grains. À la mort de cette dernière, il découvre dans un placard d'innombrables sacs de café accumulés pendant dix-sept ans. La fascination de Hébert pour l'étrange et le bizarre n'a pas de limites.

Le recueil se ferme sur une nouvelle tout aussi curieuse. En attendant le départ de son avion, un homme s'examine le nez dans les miroirs d'une salle de bain à l'aéroport de Miami. Il est obsédé par ses poils, ceux du nez, du corps, et il observe les gens autour de lui. Soudain, surgit une vision de carnage où sang, excréments et autres horreurs s'entremêlent, vision sans doute née d'un cerveau porté aux excès. Je parle du personnage, mais on a le choix d'y inclure l'auteur bien entendu.

Au milieu du recueil, Hébert a inséré une courte nouvelle, « Firmin », parue dans *Liberté* en 1970, un récit étrange dont la parenté avec les autres nouvelles est certaine en ce qu'elle exhibe encore une forme de folie morbide dans cette rencontre entre le narrateur et Firmin, un domestique que l'on a dressé à aboyer. La disparition de ce dernier entraîne le narrateur esseulé et mélancolique à agir de manière encore plus bizarre.

On ne s'ennuie pas à lire ce recueil, bien que la nouvelle la plus longue paraisse s'essouffler par moments. Pour ceux qui ont le cœur solide et le goût de l'ange du bizarre.

☆☆ ½

MAXIME RAYMOND BOCK

Des lames de pierre

Montréal, Le Cheval d'août, 2015, 108 p., 18,95 \$.

Écrire contre le néant

Après un recueil de nouvelles remarquable, *Atavisme* (2011, prix Adrienne-Choquette 2012), Maxime Raymond Bock publie *Rosemont de profil*, une *novella* de belle tenue, en 2013. Deux ans plus tard, le revoici avec une autre *novella*, marquée au coin de l'infortune comme la précédente.

Le titre, *Des lames de pierre*, demeure pour moi absolument énigmatique. Divisée en huit courts chapitres, l'œuvre raconte par fragments discontinus la vie d'un certain Robert Lacerte, né en 1941 à Saint-Donat et poète qui « écrivait [...] pour réduire les instants de néant » (p. 6). Assez misérable de bout en bout, il pratique tous les

métiers, et des plus humbles (de *cook* dans un camp de bûcheron à 14 ans à concierge pour la Ville de Montréal), avant de dépérir horriblement des suites d'un cancer du poumon. Il aura toutefois le temps de parcourir le monde, ce « fils des Pays-d'en-Haut » (p. 88), de Sherbrooke et Montréal à l'Amérique du Sud, ce fils de « race surhumaine » (p. 98) qui paradoxalement vivote dans la fréquentation, mais surtout dans l'ombre de nos grands poètes (Denis Vanier, Josée Yvon, Paul Chamberland, Lucien Francœur, François Charron, Claude Beausoleil...), certains prétendant « reconnaître [dans ses écrits] des vers identiques à certains de Gilbert Langevin » (p. 95).

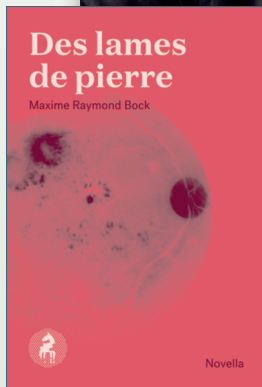
Il aura tout de même pris le temps d'accumuler une montagne de papiers de ses griffonnages que le narrateur ami qui raconte sa vie trouve « assez mauvais », ressemblant selon lui à « une glaise ingrate, un premier jet à la limite de l'irrécupérable » (p. 49).

Curieux tout de même cette fascination pour le médiocre et le morbide : Robert Lacerte, en plus de sa manie de noircir du papier, est hanté par le suicide, le désir de la mort, leitmotiv lancinant de ce récit, et le narrateur le suit à la trace en se fondant sur ce que le pseudo-poète lui a raconté durant la dernière année de sa vie avant de croupir complètement amoché dans un hôpital.

L'écriture peut être qualifiée formellement d'enchevêtrement (des souvenirs s'entremêlent d'un bout à l'autre du récit) et aussi d'éparpillement, Lacerte



MAXIME RAYMOND BOCK



parlant de ses écrits comme « [d']un genre de journal éparpillé » (p. 46), le narrateur adoptant la même posture jusqu'à la fin tragique où « s'éclaircissait enfin la nature de cette œuvre qui s'éparpillait à l'agonie » (p. 104) de son auteur, dont les amoncellements de feuilles sont dispersés par des hommes venus « vider l'appartement du locataire disparu » (p. 102). Le désir de combler le néant débouche sur les figures du vide et de la disparition.

Novella des plus étranges, énigmatiques, *Des lames de pierre* est le fait d'un jeune auteur fasciné par le destin d'un être à la fois original et presque insignifiant, qui écrivait pour lui seul afin de ne pas mourir. On a vu pire.



MICHEL-RÉMI LAFOND

Beaux et bêtes. Portraits en bestiaire

Ottawa, L'Interligne, coll. « Vertiges », 2015, 153 p., 17,95 \$.

De vertige en déréliction

Publié dans la collection « Vertiges », le premier recueil de nouvelles de Michel-Rémi Lafond donne effectivement le vertige. Mais pas du genre que procure le plaisir du texte.

Des quinze nouvelles qui se veulent des portraits où l'humain et l'animal se confondent, six ont déjà paru dans des collectifs depuis 1994. On pourrait donc croire que cet ancien professeur de philosophie du Cégep de l'Outaouais, qu'on dit « romancier, poète, nouvelliste et essayiste » (communiqué), sait écrire. Ça reste à voir.

Le tout commence sur un ton neutre avec une écriture sans qualité et qui ne s'améliorera pas. Dans « Le scorpion », un chirurgien devient clochard après avoir commis une faute grave. Un jeune homme



MICHEL-RÉMI LAFOND

ressemble à un porc-épic dans la nouvelle du même nom d'animal. Il rencontre par hasard un de ses anciens professeurs — recyclé dans la photographie d'escaliers et de cordes à linge pour ses « *facebookers* » (p. 26) oh joie ! — qu'il avait poussé à la retraite, mais au lieu de s'en prendre à lui de nouveau, le garçon se met à se lacérer avec un couteau que l'autre ne veut pas voir : « Il ferma les yeux et une tache jaune *squatta* la noirceur. » (p. 30) Je souligne sans plus insister.

« Le chat » m'a particulièrement frappé par son galimatias. Deux anciens amants ne s'entendent plus : « Nous nous saignons à blanc lors de nos rencontres en tête-à-tête » (p. 53). Tellement que l'hôte avoue qu'il en devient « congestionné de la tête aux pieds » (p. 54) et que « la

déréliction [l]e traverse de part en part » (p. 55). Avec intelligence toutefois, il « flair[e] une attente qui se déployait devant [lui et qui] se déroulait en interrogations » (p. 55). À la fin, il doit passer aux aveux : « Je n'osais plus m'exprimer. Je ne trouvais plus les mots. » (p. 57) Et pourtant, ça continue pour notre plus grande édification. À fuir.